

HISTOIRE LITTÉRAIRE ET CULTURELLE

Introduction au XVI^e siècle

Commencé avec le rêve italien des Valois, le XVI^e siècle s'achève dans le difficile apaisement des dissensions religieuses et dans le sentiment d'une universelle instabilité des choses. Entre ces deux époques naît le monde moderne.

Le rêve italien

Dès la fin du XV^e siècle, Charles VIII (1483-1498) prétend faire valoir ses droits sur le royaume de Naples, qui appartenait jadis à la maison d'Anjou, déclenchant ainsi les **guerres d'Italie**. Louis XII (1498-1515), tout en s'efforçant de conserver Naples, réclame également le duché de Milan. Succès et revers s'enchaînent alors rapidement. François I^{er} (1515-1547) entre à son tour en campagne dès son accession au trône. La victoire de Marignan (1515) lui permet de s'emparer de Milan, Parme et Plaisance. Mais la rivalité avec Charles Quint remet constamment en jeu les acquis territoriaux, jusqu'à la défaite de Pavie et la capture du roi de France en 1525. Ce n'est qu'avec la paix du Cateau-Cambrésis (1559) qu'Henri II (1547-1559) renonce définitivement à toute prétention sur une terre italienne.

Le rêve italien n'est pas seulement rêve de conquête. Les élites de la société française succombent très vite aux charmes de la culture italienne, à son apogée au cours du XV^e siècle (le Quattrocento). Florence, puis Rome et Venise sont les grands pôles artistiques qui fascinent et attirent penseurs et artistes (Guillaume Budé dès 1501, Lazare de Baïf en 1514 ; les écrivains un peu plus tard : Rabelais, Marot, Du Bellay...). Mais les Italiens sont aussi nombreux à se rendre en France, invités par François I^{er} notamment. Des artistes et des ingénieurs apportent ainsi leur savoir-faire. Le plus célèbre d'entre eux, Léonard de Vinci, passa à Amboise, aux côtés du roi, les dernières années de sa vie. L'esprit de la Renaissance italienne commence alors à imprégner lentement la création artistique française : l'architecture dès le début du XVI^e siècle avec le château de Chambord, en partie conçu par Léonard, et celui de Chenonceaux ; la littérature avec le *Courtisan* de Castiglione, qui offre à la cour un nouveau modèle de vie. Dans l'enthousiasme, les futurs poètes de la Pléiade découvrent Pétrarque.

Réforme et conflits religieux

À ce rêve italien de la première moitié du siècle succèdent les **guerres de Religion** (1562-1598). Ce fléau a pour fondement spirituel, dès la fin du XV^e siècle, la volonté de réformer l'Église, qui trouve sa première expression en **Allemagne**. **Luther** s'en prend à l'autorité de droit divin du pape. Refusant la confession obligatoire et les vœux monastiques, il affirme que seule la foi peut faire le salut de l'homme. Après des dissensions politiques, la paix d'Augsbourg (1555) accorde aux États protestants la liberté de leur culte. En **France**, le terrain de la **Réforme** a été préparé par les **évangélistes**, qui s'efforcent de revenir à une lecture authentique des Écritures afin de les méditer. Leur foi, fondée sur la confiance en Dieu, s'écarte du formalisme des théologiens et doit se vivre dans le siècle à travers une prière intériorisée. C'est toutefois à **Calvin** que la France doit la mise en place d'une Église réformée. Nourri d'humanisme par son éducation, il s'en distingue cependant par l'intransigeance de sa doctrine qui oppose radicalement la toute-puissance de Dieu à l'absolue faiblesse de l'homme. Indésirable en France, il organise la nouvelle Église depuis Genève.

François I^{er}, d'abord favorable aux idées nouvelles sous l'influence de sa sœur, Marguerite de Navarre, marque un net recul au moment de l'affaire des Placards (1534), qui affichent jusque sur la porte de la chambre royale les thèses condamnées. Dès lors, malgré quelques moments de rémission, la tolérance des premières décennies du siècle est oubliée. Le conflit éclate en 1562, avec le meurtre d'une soixantaine de protestants à Wassy. Huit guerres de religion se succèdent jusqu'à la fin du siècle, mais c'est le **massacre de la Saint-Barthélémy** (23-24 août 1572) qui consacre la déchirure politique et religieuse de la France. La tension entre les camps catholique et protestant, exacerbée du temps de la Ligue, l'aile dure du parti catholique, ne s'apaise vraiment qu'avec Henri IV, après son abjuration de la foi protestante : **l'édit de Nantes** (1598) accorde aux protestants sécurité et liberté de culte.

Riches et pauvres : la stratification sociale

L'éventail des richesses ne cesse de s'ouvrir au cours de la Renaissance. Mais l'existence d'une classe moyenne de roturiers (c'est-à-dire de non-nobles), « vilains » à la campagne et surtout bourgeois des villes, n'a guère de poids vis-à-vis d'une aristocratie qui tend à se refermer sur elle-même et cherche des occasions de paraître et de se distinguer des classes inférieures. Ses privilèges demeurent très importants : privilèges de justice, exemption de taille, de corvées personnelles, d'impôt territorial, emplois réservés. Pourtant le XVI^e siècle marque le déclin d'une certaine noblesse issue de l'aristocratie féodale. Les gentilshommes de vieille famille sont souvent ruinés, tandis que les nouveaux riches s'empressent d'acheter leur « lettre d'anoblissement », que les rois, en ces temps de crise financière, n'hésitent guère à monnayer. Quant aux pauvres, ils voient leur misère s'accroître. Le chômage augmente dans les villes, car la Renaissance a davantage songé au commerce qu'à l'industrie ; les mendiants prolifèrent. Dans les campagnes, les paysans sont fréquemment obligés de s'endetter envers leur seigneur. Les divertissements quittent la place publique pour l'intérieur des palais. Tout concourt à donner l'image d'une société qui se fige et dont la note dominante demeure aristocratique.

Les grandes découvertes et l'humanisme

Le XVI^e siècle avait pourtant commencé dans l'allégresse d'une époque marquée par le sentiment de s'ouvrir au monde. Découvertes de continents nouveaux et réhabilitation de la culture antique contribuent à nourrir ce formidable appétit de savoir de la Renaissance. En quelques dizaines d'années, le monde connu s'est brutalement élargi : découverte de l'Amérique par le Génois Christophe Colomb. Ses quatre voyages (de 1492 à 1504) reconnurent les actuelles Caraïbes, la côte de l'Amérique centrale, l'embouchure de l'Orénoque. Sans doute inconscient de la nature exacte de sa découverte, Colomb cherchait un passage vers l'ouest, un accès aux « Indes » proprement dites. Après lui, lorsqu'on eut reconnu qu'il s'agissait d'un nouveau continent, la route des Indes et de la Chine resta l'obsession des navigateurs, de Magellan (qui découvrira en 1520, à l'extrême sud du continent, le fameux détroit) à Jaques Cartier (qui le cherche dans l'estuaire du Saint-Laurent. C'est lui qui découvre le Canada). Mais le Nouveau Monde devait bientôt, après une conquête rapide et l'annihilation des cultures « précolombiennes », offrir à ses vainqueurs, Espagnols surtout, des ressources inespérées. Les Portugais, quant à eux, avaient d'abord profité de l'ouverture, par Bartolomeu Dias (1488) et Vasco de Gama (1497-1498), d'une autre route des Indes, par le sud, en contournant l'Afrique. La route terrestre des épices perd alors de son importance ; les Portugais prennent le contrôle d'une partie du commerce arabe, puis chinois, en Inde et en Extrême-Orient. La carte économique du monde s'en trouve redessinée. Dans les « gran-

des découvertes » s'étaient mêlés le besoin très concret de nouveaux horizons économiques et l'obsession dynamique de la « curiosité » : désormais le désir de reconnaître, de connaître, l'emporte sur la crainte. Les cartes marines et terrestres se multiplient et Mercator, en 1539, invente le système de projection cartographique. L'astronomie fait éclater l'Univers étroit d'Aristote et de Ptolémée : Copernic (1473-1543) situe le Soleil au centre d'un mouvement des planètes, la Terre n'est plus qu'un élément parmi d'autres. Giordano Bruno (1548-1600) avance l'idée d'un Univers infini dans lequel ni l'homme ni la Terre n'ont de place privilégiée. Mais l'homme est aussi pour lui-même un monde nouveau : même si la médecine est encore, et pour longtemps, sous l'influence de Galien, l'anatomiste Vésale, notamment, explore le fonctionnement et les proportions du corps humain. Se fait alors jour un véritable projet encyclopédique qui vise à ne laisser fermée aucune des portes du savoir : on le baptisera plus tard (XIX^e siècle) du nom d'humanisme.

Le livre imprimé est naturellement le ferment le plus actif de cette diffusion des savoirs. Depuis Gutenberg à la fin du XV^e siècle, les imprimeries se multiplient : on en compte une cinquantaine à Lyon en 1500 ; des publications toujours plus nombreuses répandent désormais les connaissances antiques que les intellectuels du temps s'efforcent de présenter dans des éditions amendées et corrigées. Quarante mille éditions sortent des presses françaises au cours du XVI^e siècle. Les échanges intellectuels et les voyages assurent la circulation des idées dans toute l'Europe ainsi que la diffusion d'un modèle d'intellectuel humaniste qui s'incarne dans la figure d'Érasme. Le pouvoir royal joue aussi son rôle : François I^{er} construit sa propre image de roi mécène en protégeant les lettres. La création du Collège des lecteurs royaux (1530) et l'ordonnance de Villers-Cotterêts (1539), qui fait du français la langue officielle, permettent aussi la propagation en langue vulgaire des idées nouvelles.

L'humanisme cherche à retrouver la pureté des œuvres antiques, à les débarrasser des gloses médiévales, espérant par là trouver un savoir, voire une sagesse. Se distinguant du penseur médiéval, l'humaniste s'intéresse à l'homme, dont il fait l'objet ultime de sa quête. Il s'agit de réconcilier l'homme avec lui-même, avec son corps, de lui dire que la faute originelle n'est pas nécessairement source de maux éternels et qu'il possède en lui une part de liberté inaliénable. En un temps où l'on brûle un homme pour peu de chose, l'humaniste lutte contre tous les fanatismes, contre la torture et les mauvais traitements judiciaires, faisant ainsi l'éloge de la dignité humaine. C'est en se référant à la nature, à sa beauté et à son harmonie, que les humanistes méditent aussi bien un principe d'organisation monde qu'une simple règle de vie, quêtant inlassablement la vérité comme le fera Montaigne à la fin du siècle.

Du Moyen Âge à la Renaissance

Malgré une rupture revendiquée les poètes de la Pléiade, la littérature demeure, jusqu'au milieu du siècle, sous **l'influence des formes médiévales**. Le succès du roman *d'Amadis* montre qu'en 1540 encore le public goûtait particulièrement ces « histoires d'armes et d'amour ». Même l'œuvre de Rabelais, si ancrée dans la pensée humaniste à bien des égards, ne laisse pas de devoir beaucoup aux formes et à l'esprit médiévaux, ne serait-ce que pour les parodier.

Le théâtre, populaire au siècle précédent, continue de l'être : la farce triomphe ; les sottises et les moralités, souvent fondées sur la satire, retrouvent une nouvelle vie avec les conflits religieux. L'interdiction des mystères par le Parlement de Paris en 1548 ne prouve d'ailleurs rien d'autre que leur succès.

Enfin, les premières années du siècle voient l'apogée des poètes que le XIX^e siècle appellera les «**Grands Rhétoriciens**». Leurs écrits consacrent le triomphe de la forme, la

multiplication des figures de style et le travail de la rime. Pourtant, malgré une influence qui se fait sentir pendant plusieurs décennies, cette poésie se montre rapidement perméable à de nouvelles tendances, voire à de nouvelles formes poétiques. La famille **Marot** représente le meilleur symbole de cette continuité poétique entre le Moyen Âge et la Renaissance : si Jean, le père, historiographe de Louis XII, est un pur rhétoricien, son fils Clément, sans renier cet héritage, renouvelle petit à petit les formes poétiques, adoptant à côté des ballades et des rondeaux médiévaux, des genres antiques comme l'épigramme, ou des genres nouveaux venus d'Italie comme le sonnet. Délaissant les vertiges de La « Grande Rhétorique », son vers se fait plus simple, en apparence du moins, mais aussi parfois plus satirique.

Mouvements et individualités littéraires

Le bouleversement poétique survient au tournant du siècle, lorsque quelques jeunes poètes, nourris de lettres antiques au collège de Coqueret, prennent conscience de leur différence, sous l'égide de Ronsard et de Du Bellay, qui écrit le manifeste de cette nouvelle génération, la *Défense et illustration de la langue française* (1549). L'objectif de cette Brigade, ou **Pléiade**, est de rompre complètement avec ses prédécesseurs afin de retrouver la forme et l'esprit des genres antiques. Fondé sur une doctrine de l'imitation-recréation, l'art de la Pléiade porte la poésie au pinacle, renouvelant la langue poétique afin de la libérer du carcan de l'usage quotidien. Écriture d'élite pour une élite, la nouvelle poésie se réclame du mythe platonicien de l'inspiration, mais repose sur un travail acharné du langage. On lui doit la remise au goût du jour de genres antiques majeurs comme l'épopée, mais c'est dans le domaine du lyrisme amoureux, inspiré par le pétrarquisme et le platonisme, que la Pléiade s'est le mieux exprimée. L'amour, sans rendre forcément compte d'une expérience personnelle, y trouve une expression idéale, affirmant ainsi la suprématie d'une poésie qui conduit l'amant littéraire jusqu'à l'immortalité.

L'esprit humaniste, propice à la multiplication des savoirs, favorise également l'épanouissement de **l'écriture en prose**. Rabelais, qui avait ouvert la voie sur un mode humoristique, ne manque pas d'émules à la fin du siècle : Henri Estienne, dans son *Apologie pour Hérodote* (1566), utilise la fantaisie pour produire une satire féroce des catholiques ; Beroalde de Verville fait éclater tous les cadres de la culture humaniste dans *Le Moyen de parvenir* (1610-1620). D'autres s'efforcent à la rigueur : Pasquier ordonne la matière historique dans ses *Recherches de la France* (1560-1621), tandis que Jean Bodin, avec sa *République* (1576), jette les fondements de la littérature politique française.

L'époque troublée des guerres de Religion est propice à l'émergence d'individus au caractère bien trempé, seuls capables de résister à la vague de violence et d'intolérance qui secoue la France. **Montaigne** est de ceux-là. Il fait de la prose un outil extrêmement souple, propre à faire l'essai de son jugement et à en transcrire les variations au cours du temps, afin de mieux se connaître et se conduire. Ce faisant, il s'efforce de tourner le dos à tous les dogmatismes et ses *Essais* peuvent être lus comme une célébration de la liberté et du bonheur de vivre.

Montaigne, comme tous les écrivains de son temps, se montre sensible au mouvement. Cette vision d'un monde instable, en proie à des forces antagonistes, donne naissance à un art fondé sur les jeux de la métamorphose et le brio des images. Sous l'appellation de **baroque**, on regroupe les artistes, souvent méconnus, des dernières décennies du XVI^e siècle et des premières du siècle suivant. Le néoplatonisme¹ et la poésie amoureuse de Desportes préfigurent la préciosité du XVII^e siècle. Tout autre est l'ambition d'Agrippa d'Aubigné dans *Les Tragiques* (1616). Loin de prétendre faire œuvre d'historien avec ce long poème en sept chants, d'Aubigné entend plutôt donner à l'aventure de l'Église protestante le visage de l'épopée, voire de la tragédie. Par-delà les

genres, dans un style visionnaire qui montre sans masque les horreurs de la guerre et vitupère les injustices des princes, d'Aubigné peint la France déchirée.

Un fossé sépare ainsi la légèreté des premières œuvres de Marot, au début du siècle, de l'éclat tourmenté des *Tragiques*. Seules les prémices du classicisme, déjà sensibles chez le modéré Montaigne, permettront l'apaisement et la mise en ordre des formes littéraires, peut-être au détriment de leur variété et de leur richesse.

Note

1. Néoplatonisme : Il est introduit en Europe par Marcile Ficin (1433-1499), qui, à Florence, traduit et commente *Le Banquet* de Platon. Le monde sensible (=qui s'offre à nos perceptions) n'est qu'une image, mouvante et incertaine, du monde supérieur immuable des Idées, ou Essences, seules réalités véritables, auxquelles l'âme doit s'élever pour atteindre au souverain bien, c'est-à-dire Dieu. Le néoplatonisme voit dans le culte de la beauté et l'amour épuré des moyens pour l'âme d'y accéder. Il mêle pensée antique et pensée chrétienne, principe cher aux humanistes. Son influence sur la littérature est très importante, au moins jusqu'au XVII^e siècle (classicisme).

